

Carmen Chabardes

CARTE POSTALE

Adresse

Madame



Die wiff. Anst. Verwaltung:
Anstalt für künftige
Waise und Tochter wurde
richtig: daß auf der das
für als nach 12. gestell
wird, daß, sobald das
an Parlament der

Fische
collective



TALE



SARRE

M. Chabardes
7 rue Daubenton
Paris



Postkarte

Unser

ne

postkarte

Postkarte

Unser

ne

postkarte

Postkarte

Unser

ne

postkarte

Postkarte

Unser

ne

postkarte

Carmen Chabardès

Un jeu de l'association eXpérience
Écrit par Lucie Choupaut

La famille Chabardès avait très bonne réputation dans la région. Henri Chabardès (né en 1835) était le seul et unique notaire de Saint-Pons-de-Thomières, et il avait su tirer profit de sa position respectable. Il est vrai qu'il y avait peu de familles dans le canton dont le prestige égalait celui des Chabardès, ce que toute la famille soulignait toujours avec fierté.

Henri et sa défunte épouse avaient eu quatre enfants : Alain (né en 1860 et mort en 1901 des suites d'un mauvais rhume), Léonie (née en 1866), René (né en 1868 et mort en 1897 après une chute de cheval) et enfin le petit dernier Ernest (né en 1873).

Les Chabardès, quoique très sensibles à la question de la famille, n'étaient pas très démonstratifs et vécurent ces deuils avec flegme, pour ne pas dire résignation.

Forts de leur statut de notables à Saint-Pons, les Chabardès étaient aussi extrêmement soucieux de leur réputation et accueillaient avec méfiance les nouveaux venus dans la famille. L'aînée après Alain, Léonie, ne s'était jamais mariée. Après la mort de sa mère elle avait pris sur elle de veiller sur son père et lui avait ainsi sacrifié sa vie, quoiqu'elle ne le considérât pas ainsi. Léonie entendait le nom de Chabardès avec orgueil et sa vie de célibataire l'avait, au fil des ans, conduite à faire preuve d'une sévérité qui aurait pu faire fuir les épouses de ses frères.

Le fils aîné d'Henri, Alain Chabardès, avait épousé en 1886 Carmen Gagnière (née en 1870), qui s'était ainsi installée dans la maison de famille où elle prit en charge son beau-père Henri, et sa belle-sœur Léonie.

Il faut reconnaître que la toute jeune Carmen ne s'attendait pas tout à fait à la nouvelle vie qu'elle dut mener après qu'elle eut pris le nom de Chabardès. Pourtant, et malgré la sécheresse de sa belle-sœur et les ingérences dans ses affaires de son beau-père, on peut dire qu'elle sut admirablement s'adapter au flegme des Chabardès. Quoique Léonie se montrât toujours froide et un tantinet méprisante avec elle, le sens de la famille qu'elle perçut chez sa jeune belle-sœur lui plut, permettant aux deux femmes de cohabiter avec tranquillité.

Carmen avait eu trois enfants de son mariage avec Alain. L'aînée, Jeanne (née en 1887) était une enfant insipide contrairement à sa sœur Marie, d'un an sa cadette, qui semblait dotée de tous les charmes dont n'avait pas hérités sa sœur. Leur petit frère Paul (né en 1891) était un amour d'enfant et faisait la fierté de sa mère.

Léonie appréciait modérément ses neveux. Elle ne

considérait pas que Paul ou Marie méritât toutes les attentions que leur portait leur mère et elle ne trouvait pas non plus que Jeanne fût à ce point responsable des punitions qu'on lui infligeait. Pourtant, si Léonie se mêlait de tout dans la maison, elle faisait une exception pour l'éducation des enfants qui l'intéressait fort peu. Elle voyait d'un bon œil que le jeune Albert Morin, fils d'un notable qui possédait une maison dans la région, jouât avec Paul et les filles chaque été, mais c'était uniquement parce qu'elle éprouvait un certain plaisir à surveiller les fréquentations de ses neveux.

Le jeune Morin avait un an de plus que Paul et s'entendait à merveille avec lui. Tandis qu'ils avançaient tous deux en âge, ils devenaient inséparables et Albert venait souvent à la maison, où il avait commencé à prendre quelques habitudes. Tout le monde trouvait cet enfant charmant à commencer par Carmen qui avait l'impression que le petit Paul avait un grand frère.

Les enfants avaient un autre voisin, Jean Matthieu, qui de quatre ans plus âgé que Jeanne venait souvent jouer avec eux. Jean était un garçon discret et bien élevé qui semblait beaucoup admirer Marie.

En 1897, une amie de couvent de Léonie Chabardès mit au monde une petite fille, Victorine Mauger, dont Léonie devint la marraine. Bien qu'elle n'aimât pas particulièrement les enfants, elle finit par s'attacher à la petite Victorine, qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver charmante. Victorine venait tous les étés à Saint-Pons. Elle était plus jeune que les enfants de Carmen, déjà trop grands pour beaucoup jouer avec elle, mais Léonie, quoique peu maternelle, aimait passer du temps avec sa filleule.

Si nous remontons un peu le temps, le frère cadet de Léonie, René, avait été obligé de se marier fort jeune après s'être entiché d'une jeune parisienne, Adèle Morand, qui mit au monde le petit Eugène la même année (en 1886). L'histoire avait fait grand bruit dans la région, bien que René eût le bon sens de s'installer à Paris avec son épouse, et elle avait été accueillie dans la famille avec réticence. La pauvre Léonie avait dû se résoudre à cette mésalliance et elle crut de son devoir de veiller à ce que le petit Eugène soit digne des Chabardès, quand il était en visite à Saint-Pons. Lorsque son père mourut, le jeune garçon de onze ans fut malheureusement livré à lui-même, sa mère étant trop occupée à trouver un autre mari et à lui donner un petit frère, Louis Gignac, en 1901. Si Eugène accueillit avec plaisir le petit Louis qu'il prit immédiatement sous son aile, la perspective de devoir donner l'exemple ne l'assagit pas le moins du monde. Le bruit des frasques d'Eugène arriva jusqu'à Saint-Pons et Carmen s'arrangea pour éviter que ses enfants ne passassent trop de temps avec leur cousin. Léonie était très

partagée entre sa fidélité à toutes épreuves à la famille et sa désapprobation des activités de son neveu. Elle pouvait à la limite accepter qu'il boive et qu'il joue, mais elle ne supportait pas que cela se sache ! La pauvre Léonie était particulièrement déroutée de la réaction de son père, Henri, face à toutes ces histoires sordides. Car si Carmen et Léonie prenaient Henri pour un vieillard qu'il ne fallait pas contrarier, la réalité était quelque peu différente. Henri, dont la posture raide comme la justice intimidait tout le monde, était plus enclin à la plaisanterie qu'aucun de ses enfants et avait beaucoup de sympathie pour son petit-fils Eugène. Lui-même n'avait pas toujours été très sage avant son mariage, et il s'amusait de ce qui pouvait choquer sa fille et sa belle-fille.

En 1900 ça avait été au tour du plus jeune fils d'Henri, Ernest Chabardès, de trouver une épouse. Étant le dernier enfant de la fratrie, personne ne l'avait trop forcé dans son choix et il avait pu épouser la jeune Pauline Bavin (née en 1880) dont il était très amoureux. Pauline était issue d'une famille de la très petite bourgeoisie d'Auxerre que Léonie jugeait indigne des Chabardès. En outre Pauline n'était pas au fait de l'attitude à adopter au sein d'une famille aussi austère et sa naïveté l'avait conduite à dire des choses fort stupides. En 1902, Pauline donna naissance au petit Félix, mais bien qu'elle œuvrât pour perpétuer la lignée des Chabardès, personne ne l'en remercia jamais.

Les enfants de Carmen : Jeanne, Marie et Paul avaient perdu leur père très jeunes et c'était Henri qui avait incarné pour eux l'autorité paternelle. Leur grand-père était sévère et avait fait tout son possible pour contrebalancer l'influence de Carmen, qu'il trouvait négative.

Carmen Chabardès n'était pas une femme plus monstrueuse qu'une autre, mais l'attitude qu'elle avait adoptée avec ses enfants en déroutait plus d'un. Depuis la naissance de Jeanne en 1887, Carmen ne pouvait supporter sa fille. La pauvre enfant n'avait pourtant pas grand-chose à se reprocher en dépit du fait d'être plutôt insignifiante. Pour son plus grand malheur, sa petite sœur Marie, d'un an sa cadette, était aussi vive et ravissante que Jeanne était molle et transparente. En effet, des deux sœurs qui s'entendaient pourtant à merveille, c'était Marie qui remportait tous les suffrages. En grandissant, ce fut elle qui eut plusieurs demandes en mariage tandis que Carmen raillait sa fille aînée en lui disant qu'elle resterait vieille fille. Pourtant Carmen n'était pas beaucoup plus maternelle avec Marie. Si la mère et la fille s'entendaient relativement bien, il semblait que Carmen n'arrivait pas à se rapprocher d'enfants qui avaient trop hérité du côté Chabardès. C'est pourquoi elle avait été comblée à la naissance de Paul en 1891, quand elle remarqua que c'était le caractère des Gagnière qui sautait aux yeux

chez le petit garçon. Elle adorait son fils, le cajolait, s'en voulait la confidente, et cette relation fusionnelle continua même alors que Paul prenait de l'âge. Henri désapprouvait franchement cet amour immodéré. Il avait été élevé par des parents très austères et il réprouvait les manifestations de tendresse trop visibles. Souvent il reprochait ouvertement à Carmen de faire de Paul une mauviette, mais celle-ci n'y prêtait aucune attention.

Pour bien comprendre cette histoire, il nous faut nous attarder sur l'hiver 1900, qui célébra l'arrivée à Saint-Pons de Pauline Chabardès née Bavin, toute jeune épouse d'Ernest. La maison était encore triste et vide, car les enfants de Carmen : Jeanne, Marie et Paul n'étaient pas encore rentrés pour les vacances, si bien qu'il n'y avait à Saint-Pons que Carmen, Alain, Léonie et Henri.

Carmen, en bonne maîtresse de maison, avait égayé son intérieur avec quelques ellébores et du jasmin d'hiver. Elle avait tenu à faire un grand rangement de la maison avant qu'Ernest et Pauline ne vissent y passer un mois. Pendant plusieurs jours elle avait aéré la maison et l'avaient nettoyée à grandes eaux, au point qu'Alain et Henri s'étaient plaints du froid qui s'y était installé. Mais Carmen avait été intraitable. Elle tenait à ce que sa maison soit rutilante quand un étranger à la famille y pénétrerait.

– FÉVRIER 1900 – PAULINE

Pauline Bavin s'était mise sur son 31 le jour de sa première visite à Saint-Pons chez la famille d'Ernest depuis qu'ils étaient mariés. Ernest l'avait prévenue que sa famille était plutôt froide et qu'il ne faudrait pas s'en formaliser, mais elle était inquiète. Pauline était une jeune fille souriante et aimable, un peu timide, qui vivait avec ses parents le plus simplement du monde, au-dessus de leur petit commerce, et elle n'avait aucune idée de la façon dont on devait se conduire dans la maison d'un notaire de l'Hérault. Très gentil avec elle, Ernest avait ri de son inquiétude et lui avait assuré qu'il n'était pas utile qu'elle apporte quelque chose à offrir à Carmen puisqu'elle faisait déjà partie de la famille. C'est donc un peu revigorée qu'elle passa la porte de la maison de famille où avait grandi Ernest. De tous, c'était Léonie qui était la plus terrifiante. Elle l'avait regardée de haut en bas et avait eu une moue pincée lorsque Pauline avait serré la main de Monsieur Chabardès.

Une fois installée dans le salon pour l'apéritif, Pauline eut le sentiment d'avoir fait une gaffe lorsqu'elle répondit à Carmen qui lui demandait ce qu'elle voudrait boire :

- « Oh, juste un verre de rouge, merci ! »

Ensuite il sembla à Pauline que tout allait de mal en pis, sans qu'elle sût vraiment déterminer ce qu'elle disait ou faisait de travers. Ernest ne semblait se rendre compte de rien et la regardait en souriant. À table, Léonie l'avait très sèchement rappelée à l'ordre lorsqu'elle avait fait mine d'attraper son couteau après le bénédicité, avant que Monsieur Chabardès eût le temps de tracer une croix sous la miche de pain et de la couper. Ernest était assis en face d'elle à la droite de son père et lui lança un sourire rassurant. Heureusement monsieur Chabardès ne sembla pas s'offusquer de sa conduite et lui fit gentiment la conversation. Il lui demanda si elle connaissait la région, si ses parents étaient en bonne santé, et la chargea d'une invitation pour eux.

Le repas continua d'être une épreuve et ce fut pire que tout lorsqu'Ernest, Alain et leur père allèrent s'isoler dans la bibliothèque après le repas. Pauline resta seule avec Carmen et Léonie, qui commencèrent à échanger entre elles des banalités. Les enfants de Carmen n'étaient pas encore rentrés de leur internat pour les vacances, aussi la maison paraissait-elle un peu triste à Carmen, qui se languissait de Paul. Léonie, au contraire, voyait avec inquiétude leur retour :

- « Lorsqu'ils seront là, tous les trois, nous ne saurons plus où donner de la tête ! D'autant plus que le garçon Morin sera également de la partie. Ernest aurait pu choisir de nous rendre visite en dehors des vacances scolaires, comme s'il y avait une quelconque urgence à ce que sa femme découvre la maison ! »

Pauline ne savait plus où se mettre. Elle se disait bien que ce n'était pas très poli de la part de Léonie de parler d'elle comme si elle n'était pas là, mais elle se sentait coupable de s'imposer dans la maison alors qu'elle n'était pas la bienvenue. Lorsque, tard dans la soirée, elle monta avec Ernest dans la chambre qui avait été attribuée aux jeunes mariés, elle ne pouvait s'empêcher de ruminer les paroles de Léonie.

- « Pauline Chérie, que se passe-t-il ? Tu as l'air tout triste ! Tu n'aimes pas la maison ?

- Oh si, Ernest, ce n'est pas ça ! Mais je... je pense que nous ne devrions pas rester aussi longtemps que nous l'avions prévu. C'est beaucoup de travail pour Carmen et Léonie de nous recevoir tout un mois. Et puis avec les enfants qui rentrent d'internat dans quelques jours, elles ne sauront plus où donner de la tête. »

Ernest l'enlaça amoureusement :

- « Ma chérie, tu es tellement gentille, tellement sensible, que tout le monde est forcé de t'aimer !

- Oh pas tout le monde, Ernest.

- Mais si ! Tout le monde t'aime tellement que je

devrais être jaloux ! Mais je sais que je suis celui que tu préfères.

- Mon chéri, diras-tu à ton père que nous resterons moins longtemps ?

- Mais non ! Ne t'en fais pas pour Carmen et Léonie. Nous ne leur donnons pas tant de travail ! Tu es un amour et tu ne demandes jamais rien ! Et puis j'ai hâte que tu passes un peu de temps avec les enfants. Je suis sûr que tu t'entendras bien avec eux.

- Je l'espère !

- Ne t'inquiète pas, ma chérie, ils t'adoreront ! »

Pendant l'hiver 1901, Alain Chabardès, tomba malade et ne s'en releva pas. Il fut enterré à la fin du mois de mars et sa mort sembla glacer la maison. Sa disparition tragique n'avait pourtant rien changé des habitudes de Carmen qui continua à tenir la maison comme elle l'avait toujours fait. Elle semblait décidée à ce qu'aucun grain de poussière ne vienne s'y installer. Juste après la mise en terre, Carmen avait insisté pour que l'on nettoie la chambre d'Alain de fond en comble afin de l'utiliser comme chambre d'amis.

– AOÛT 1901 – CARMEN

Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, Carmen avait aimé son mari. Pas avec passion, mais d'un amour tranquille qui lui avait permis d'accepter sereinement cette vie lourde de contraintes dans la maison de son beau-père. Lorsqu'Alain avait contracté cette fièvre qui n'avait plus voulu le quitter, Carmen avait dû songer à ce que serait la vie sans lui, dans cette maison étrangère, qui était pourtant la sienne. Carmen ne s'était jamais plainte de rien. Elle avait su s'adapter aux situations les plus pénibles en restant une maîtresse de maison irréprochable. Elle ne s'était jamais sentie Chabardès, mais on lui avait appris qu'une épouse doit se consacrer corps et âme à la famille de son mari, et c'était ce qu'elle avait fait. Pourtant Carmen n'aimait pas beaucoup les Chabardès. Ils se sentaient très supérieurs parce qu'ils étaient les notables de Saint-Pons, mais Carmen avait toujours considéré cette fierté avec un peu de mépris. Sa propre famille, les Gagnière, était bien plus respectable. Mais cela, Carmen n'en avait jamais rien dit, elle avait épousé sa belle-famille en même temps qu'elle avait épousé Alain. Mais aujourd'hui, Alain l'avait laissée seule, dans cette grande maison, à devoir s'occuper d'un beau-père pénible, d'une belle-sœur fatigante, et de trois enfants. Carmen n'était pas particulièrement maternelle. Elle aimait peut-être ses filles, mais davantage par habitude ou par devoir qu'en raison de leur personnalité. La pauvre Jeanne l'avait toujours agacée. Depuis qu'elle était bébé cette enfant était gauche, pleurnicheuse et

sans charme. Carmen ne savait pas ce qu'elle avait fait pour mettre au monde une fille pareille, mais au moins était-elle sûre que Jeanne ne se marierait pas et resterait à ses côtés pour veiller sur ses vieux jours. Marie était une enfant plus agréable. À la différence de sa sœur elle savait minauder pour obtenir ce qu'elle voulait de son grand-père. Même si sa façon d'être agaçait parfois Carmen, elle devait bien admettre qu'elle remarquait avec orgueil l'intelligence de sa seconde fille.

C'était de Paul qu'elle était la plus proche. Le Petit Paul, comme tout le monde l'appelait, avait toujours été un amour d'enfant. C'était le seul des enfants de Carmen qui paraissait vraiment aimer sa mère et qui ne la craignait pas. Paul avait 9 ans quand son père mourut et il fut d'un grand secours.

Le décès d'Alain avait été un choc pour tout le monde. Brutalement tous les Chabardès, et c'était tout à leur honneur, se sentirent le devoir de veiller sur sa veuve, et Carmen eut bientôt le sentiment que sa vie lui filait entre les doigts. Depuis quelques mois qu'Alain l'avait quittée, monsieur Chabardès lui avait fait savoir qu'il tiendrait désormais les comptes de la maison et que c'était à lui qu'elle devrait réclamer les sommes nécessaires au fonctionnement du foyer. Tout le monde la prenait pour une incapable qu'il fallait ménager. Heureusement, Petit Paul la soutenait du haut de ses 9 ans. Un jour que toute la famille était à table, monsieur Chabardès venait de marquer le dos de la miche de pain d'une croix avant de le couper comme il le faisait à chaque repas. Carmen commençait tout juste à servir l'entrée quand son beau-père lui dit, d'un bout de la table à l'autre, sans lever les yeux :

- « Carmen, j'ai lu la lettre que tu as reçue de cette Madame Poulenc de Saint-Malo. J'ose espérer que tu n'as pas l'intention d'accepter son invitation pour la Toussaint. Notre Eugène va venir pour plusieurs semaines. Cela fait longtemps qu'il n'a pas vu ses cousins, et ce sera l'occasion de célébrer nos morts.

- Je n'avais pas compris que cette lettre était adressée à toute la famille. Néanmoins, monsieur, je pense qu'Eugène pourra se passer de moi et Petit Paul quelques jours. Nous serons rentrés pour la célébration des morts.

- Pas de caprice, Carmen. Je tiens à ce que tu restes à Saint-Pons cet automne !

- Mais, grand-père, c'est injuste ! » Intervint Paul.

Carmen rappela son fils à l'ordre :

- « Paul, je t'interdis de parler comme ça à ton grand-père. Un mot de plus et tu files dans ta chambre sans déjeuner. »

On ne parla plus de cette invitation pendant le reste du repas, mais Carmen sut qu'elle renoncerait à son projet. Pendant la sieste, elle monta dans la chambre de son fils qui était en train de jouer et elle le prit dans ses

bras.

- « Merci, mon chéri, d'avoir voulu protéger ta maman tout à l'heure. Mais ne prête pas attention à ça, ce n'est pas de ton âge.

- Mais maman, ce n'est pas normal ! Tu as le droit d'aller à Saint-Malo si tu as envie ! J'irai lui parler ! »

Carmen rit et embrassa son fils.

- « Mais non mon cœur, laisse, ça n'a pas d'importance. De toute façon, je n'avais pas vraiment prévu de répondre à la proposition de Madame Poulenc. Ne va pas ennuyer ton grand-père avec cette histoire. Je t'aime, fais-moi un bisou.

- Moi aussi je t'aime, maman. »

- OCTOBRE 1901 – EUGÈNE

Grand-père avait écrit à sa belle-fille parisienne, Adèle, pour lui demander d'envoyer Eugène à Saint-Pons pour quelques semaines à l'automne. Fraîchement épousée, Adèle avait été trop heureuse de se débarrasser de son fils et de le confier à la surveillance de monsieur Chabardès et de Léonie. Eugène faisait les quatre cents coups et Adèle n'avait vraiment pas le temps, ni l'envie de le chaperonner. Eugène avait parfaitement compris tout cela quand sa mère lui annonça qu'il était attendu à Saint-Pons pour la Toussaint. S'il l'avait souhaité, il n'aurait eu aucun mal à s'opposer à la volonté d'Adèle, mais il aimait aller à Saint-Pons. Retourner dans l'Hérault c'était un peu comme retourner chez lui. Là-bas il avait sa chambre qui l'attendait, la tante Léonie s'arrangeait toujours pour mettre au menu les plats qu'il préférerait, et grand-père le convoquait cérémonieusement dans son bureau pour partager ensuite des plaisanteries et des anecdotes de sa jeunesse. Il n'y avait que Carmen avec qui Eugène n'était pas très à l'aise, mais le plus souvent il se contentait de l'ignorer. Il savait que Carmen n'aimait pas le voir traîner près de ses enfants, c'est pourquoi il prenait un malin plaisir à les entraîner dans des jeux interdits. Petit Paul était un peu jeune et trop attaché à sa mère pour vraiment oser le suivre, mais il bénéficiait auprès de Jeanne et Marie d'un certain prestige dont il abusait volontiers.

C'étaient les vacances scolaires et ses cousins étaient rentrés d'internat peu après son arrivée. Le meilleur ami de Petit Paul, Albert Morin, était venu passer l'après-midi à la maison. Ils s'étaient enfermés pour jouer dans la chambre de Paul et Eugène errait dans le salon, ne sachant pas quoi faire. Léonie lui dit sèchement d'aller lire un peu, mais au lieu de regagner sa chambre, il rejoignit Jeanne et Marie dans la leur. Marie était en train d'exercer son visage à différentes expressions devant son miroir et Jeanne était allongée

sur son lit. Elle se redressa vivement lorsqu'elle vit Eugène entrer avec l'air de préparer un mauvais coup.

- « Dites-moi les filles, il y a des garçons qui traînent autour de votre pensionnat ? Marie, je suis sûr que tu as un amoureux. »

Marie se composa un air choqué :

- « Mais non ! N'importe quoi ! De toutes façons, tous les garçons sont des idiots jusqu'à 15 ans, c'est maman qui le dit.

- Alors ça va, j'ai 15 ans cette année, je ne suis plus un idiot. »

Marie pouffa. Eugène se rapprocha un peu d'elle avec un air de confiance.

- « Je parie que tu as déjà embrassé un garçon. Et toi, Jeanne, tu sais ce que ça fait ?

- Quoi ? Mais non, je n'ai jamais embrassé de garçon, ce serait beaucoup trop choquant !

- Vous n'êtes pas curieuses ? Vous n'avez pas envie de savoir comment c'est pour être prêtes quand vous rencontrerez votre futur mari ? »

Ses deux cousines rougissaient, mais Jeanne s'était rapprochée de lui. Eugène alla s'asseoir sur son lit à côté d'elle.

- « Tu veux que je t'apprenne à embrasser ? Comme ça tu seras prête. Et puis je me débrouille pas trop mal.

- Non, c'est mal, on ne peut pas.

- Pourquoi c'est mal ? Mais non pas du tout ! Je vous aide les filles, je veux que vous soyez prêtes quand vous aurez un fiancé. C'est toujours mieux de savoir s'y prendre, les garçons préfèrent.

- Tu crois ?

- Mais oui ! Allez, approche-toi, laisse-moi te montrer. »

Eugène était tout près de Jeanne. Elle s'était laissée faire timidement, son visage était à quelques centimètres de celui d'Eugène et elle avait fermé les yeux. Marie les regardait avec curiosité. Eugène s'approcha et embrassa sa cousine. Il s'attendait à ce qu'elle ait un mouvement de recul, mais elle répondit au contraire à son baiser et ne broncha pas lorsqu'il posa sa main sur son sein à peine formé. Au moment où leurs bouches se séparaient, ils entendirent un bruit de pas dans le couloir et Carmen ouvrit soudain la porte en parlant :

- « Marie, si tu veux faire un gâteau pour ce soir, il faudrait que tu... »

Carmen s'arrêta net en voyant Eugène sur le lit de sa fille. Eugène avait vite retiré sa main et s'était reculé, mais il sentit que Carmen avait compris ce qu'ils faisaient quelques secondes plus tôt.

- « Descends IMMÉDIATEMENT de ce lit !

Qu'est-ce que tu faisais à ma fille !?

- Mais rien !

- Ne mens pas, petit pervers ! Dis-moi ce que tu faisais à ma fille !

- Rien je te dis !

- Sors d'ici. Je ne veux plus te voir dans cette maison. DEHORS ! »

Les cris avaient attiré Léonie :

- « Mais qu'est-ce que c'est que tout ce raffut ? Moins de bruit, papa fait la sieste !

- Devine ce que ton neveu était en train de faire à ma fille ! Il était sur son lit en train de la tripoter ! Je veux qu'il sorte d'ici !

- Quoi ? Enfin Carmen ne dis pas de bêtises !

- Je les ai vus ! Avoue ! Dis la vérité à ta tante, petit menteur !

- On ne faisait rien de mal !

- Menteur ! Bon à rien ! Je ne veux pas que tu restes dans cette maison !

- Carmen, ça suffit, calme-toi ! C'est ton neveu, c'est un Chabardès, il sera toujours le bienvenu dans cette maison ! Eugène, qu'est-ce que tu as encore fait ? Ça t'amuse de contrarier ta tante ?

- Mais non, Léonie, je te jure, on ne faisait rien de mal !

- MENTEUR !

- Je te connais Eugène, n'essaye pas de m'amadouer. Carmen, calme-toi, il ne sert à rien de s'énervier. Tout va bien. Quoi qu'il se soit passé, tu es arrivée à temps de toute façon. Mais je suis sûre qu'il n'y a pas de quoi en faire un drame. Eugène, Jeanne, mettez votre manteau, je vous emmène immédiatement à l'église. Un peu de prières et de confessions ne vous feront pas de mal !

- Je ne veux pas le voir rester une nuit de plus sous mon toit, tu entends Léonie !?

- Ne sois pas ridicule, Carmen. Eugène n'ira nulle part. Il va aller voir le curé avec moi, et après avoir bien réfléchi à sa conduite, il rentrera à la maison pour s'excuser. Mets ton manteau Eugène. Jeanne, dépêche-toi ! Marie, viens aussi ça ne te fera pas de mal, va. Allons Carmen, va te calmer un moment. »

– JUIN 1901 – HENRI

Cela faisait un peu plus d'un an qu'Alain était mort en laissant Carmen et ses trois enfants sous la responsabilité d'Henri. Mais le notaire de Saint-Pons se faisait vieux, et bien qu'il eût l'esprit vif de ses vingt ans, il aurait préféré pouvoir finir ses jours sans se soucier de l'avenir de toutes ces âmes. Carmen l'inquiétait sérieusement. Il était vrai qu'elle n'avait jamais rien fait de répréhensible pour l'honneur des Chabardès, mais son attitude avec ses enfants laissait penser à Henri qu'elle ne ferait pas un bon chef de

famille. Il aurait pu se reposer sur son fils cadet, Ernest, mais il le prenait pour un nigaud duquel il ne fallait pas attendre grand-chose.

Quoiqu'Henri approchât, à son avis, d'un âge canonique, il prit donc sur lui de combler l'absence d'Alain en surveillant de près sa belle-fille. Il avait demandé à vérifier les comptes de la maison et avait décrété que ce serait lui, désormais, qui attribuerait l'argent de poche de tout ce petit monde, Carmen y compris.

Il se montra également plus sévère lorsqu'il remarquait que Carmen chouchoutait Paul et Albert au détriment de ses filles. Jeanne et Marie étaient des Chabardès, Albert n'était personne, Henri se montra particulièrement clair à ce sujet un jour qu'Albert était venu dîner à la maison.

On fêtait l'anniversaire de Petit Paul qui avait, ce jour-là, dix ans. On avait attendu le dessert pour lui offrir ses cadeaux. Jeanne était entrée dans la pièce en portant le gâteau surmonté de ses dix bougies et chacun avait offert des petits présents (livres, chocolats, bonbons) à Paul qui était ravi. Une fois que Paul se fut extasié devant tous ses cadeaux, Carmen se leva, un paquet à la main, et se dirigea vers Albert. Henri fronça les sourcils.

- « Puisque c'est bientôt ton anniversaire, Albert, j'ai un petit cadeau pour toi. C'est un livre de Georges Sand que j'ai retrouvé dans mon armoire. Paul l'a déjà lu, je suis sûre qu'il te plaira !

- Oh merci beaucoup, madame ! »

Le sang d'Henri ne fit qu'un tour. Il demanda aux enfants d'aller finir leur dessert dans le jardin (ce qu'il n'autorisait jamais) et s'adressa à Carmen devant Léonie :

- « Carmen, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'offrir un cadeau au petit Morin ? Qu'est-ce qui te prend ?!

- C'est bientôt son anniversaire, c'est un livre qui devrait lui plaire et qui traînait dans mon placard, j'ai jugé plus utile de le lui donner.

- Et d'en priver Jeanne et Marie ! Comment peux-tu dessaisir tes filles de leur héritage au profit d'un étranger ?! Je t'interdis de faire ça, Carmen !

- Mais enfin il ne s'agit que d'un livre, qu'aucune de mes filles ne voudrait lire de toute façon, parce qu'elles sont trop paresseuses !

- Peu importe ! Pense à leurs enfants, à leurs petits-enfants. Albert Morin n'est qu'un voisin. Il est ami avec Paul, c'est un garçon agréable, mais il ne fait pas partie de la famille, tâche de t'en souvenir et de ne plus nous infliger une attitude aussi ridicule !

- Monsieur Chabardès, malgré tout le respect que j'ai pour vous, ce livre m'appartenait, il n'a rien à voir

avec les Chabardès, j'en fais cadeau à qui bon me semble ! »

Carmen se détourna et commença à débarrasser la table. Henri était vivement contrarié.

– DÉCEMBRE 1903 – ERNEST

Depuis son mariage avec Pauline, Ernest avait soudain eu un regain d'intérêt pour la famille. Son père commençait à être âgé, il était le seul de ses frères encore en vie et il se sentait le devoir de s'occuper des femmes qui restaient. Il avait le sentiment que son père parti, Léonie et Carmen ne sauraient se débrouiller sans un homme. Avec Pauline ils avaient l'intention de faire construire une maison à Saint-Pons non loin de la maison de famille, mais il se disait qu'il serait peut-être plus simple pour tout le monde que le couple vienne s'installer auprès de Carmen et Léonie lorsque son père serait passé de l'autre côté. Il n'était évidemment pas question d'en parler, car Ernest ne souhaitait pas la mort de son père, mais depuis quelque temps, l'idée faisait son chemin.

Ernest était le petit dernier de la famille Chabardès et il avait toujours eu à cœur d'être reconnu. Pourtant on n'attendait pas grand-chose de lui. Là où Alain avait dû se plier aux exigences familiales, on avait laissé Ernest libre de ses choix : de choisir le métier qu'il voulait, d'épouser la femme qu'il voulait. Il aurait dû se réjouir de la vie tranquille qu'il avait menée, mais il aurait souhaité que ses choix comptent un peu plus pour la famille. Recevoir des reproches aurait au moins prouvé que son père s'intéressait à ce qu'il faisait. Mais Henri avait accordé peu d'intérêt à ses enfants en dehors d'Alain, et adulte, Ernest avait beau essayer d'établir une relation avec son père, il sentait que c'était vain. Pourtant c'est avec l'intention d'aborder ses projets qu'il se rendit dans la maison de famille pour les vacances de Noël. Pauline était une épouse impliquée et son soutien lui avait permis d'envisager la discussion avec un peu plus de courage. Car il devait avouer que son père lui faisait peur. Pauline avait promis qu'elle resterait à côté de lui pendant leur conversation et cette idée le revigorait. Ce fut également elle qui lui fit un petit signe de tête pour l'encourager à parler alors qu'ils se trouvaient seuls avec Henri dans le salon pendant que Léonie et Carmen s'affairaient en cuisine.

- « Papa, je pense faire construire une maison à Saint-Pons pour me rapprocher de la famille.

- Toi ? Tu vas prendre en charge un chantier ! ?

- Euh, oui. Je voudrais me rapprocher de la famille. Il faut penser à l'avenir. Je me suis dit qu'il serait préférable que je vive plus près d'ici en cas de besoin.

- Et pourquoi donc aurions-nous besoin de toi ! ?

- Et bien vous pourriez tomber malade. Paul est encore jeune. Je serais plus rassuré de savoir qu'un homme reste présent pour s'occuper de Carmen et Léonie au besoin.

- C'est tout à ton honneur de penser à cela. Je vois que tu as pris un peu de plomb dans la tête. Mais je ne pense pas que tu sois bien capable de les aider en cas de problème. Je me fiera plus à Léonie qu'à toi ! »

Il rit sans prendre garde à l'air déconfit d'Ernest qui souffrait, non seulement du peu d'estime que son père lui témoignait, mais surtout que Pauline fût témoin de tout cela. Il aimait profondément sa femme et elle paraissait avoir de la tendresse pour lui, mais peut-être qu'entendre son père le dévaloriser l'empêcherait d'avoir du respect pour son époux ? Il répondit :

- « Je voulais seulement que vous sachiez que je serai là en cas de problème. J'ai trouvé un entrepreneur qui devrait pouvoir démarrer le chantier dans le courant de l'année prochaine. Nous serons donc probablement contraints de loger régulièrement à Saint-Pons pour surveiller l'avancée des travaux.

- Oui, tu as intérêt à bien les surveiller, tu serais bien capable de te faire rouler dans la farine ! Je m'occuperai de négocier avec les entrepreneurs s'il le faut. »

Henri hocha la tête d'un air entendu pour signifier que la discussion était close. La conversation ne s'était pas du tout déroulée comme Ernest l'avait souhaité. Il n'osait pas regarder Pauline tant il se sentait honteux, mais elle posa doucement sa main sur la sienne pour le rassurer.

– FÉVRIER 1904 – LÉONIE

L'hiver avait été rigoureux cette année-là et malgré les conseils de Léonie pour que toute la famille se porte bien, son père était tombé malade. Henri n'était jamais malade. Il aimait d'ailleurs le rappeler fièrement à chaque fois qu'on annonçait qu'une connaissance dans la région était souffrante, ce qui avait le don d'agacer prodigieusement sa fille. Or Henri souffrait d'une congestion pulmonaire importante dont il refusait d'admettre la gravité en n'écoutant qu'à moitié les conseils du Docteur Jullien. Le Docteur Jullien était le médecin de famille depuis quelques années et Léonie avait une grande confiance en son jugement. Ayant une petite tendance à l'hypocondrie, Léonie se rendait souvent chez le Docteur Jullien et essayait de faire prendre des remèdes préventifs à toute la famille pour tout et n'importe quoi. Cet hiver-là elle menait un combat difficile contre son père pour qu'il accepte de se soigner correctement.

Elle fut particulièrement inquiète une nuit où l'état de son père avait tellement empiré qu'il fut décidé d'envoyer chercher le docteur Jullien malgré l'heure tardive. Léonie avait été prise de panique. Elle était persuadée que son père vivait ses derniers instants et qu'il aurait davantage fallu appeler le curé que le médecin, mais Carmen l'avait attrapée par les épaules et regardée droit dans les yeux.

- « Allons, Léonie, ça suffit ! Un peu de calme ! Ce n'est pas la panique qui fera guérir Henri, il ne sert à rien de gesticuler. Je vais aller chercher le docteur Jullien. Pendant ce temps tu t'assureras qu'il ne peine pas à respirer en relevant ses oreillers dans son lit et tu peux lui passer un linge humide sur le front. Si le docteur Jullien estime que son état est critique, alors je me chargerai d'aller réveiller le curé. Allez Léonie, je compte sur toi ! »

Elle avait quitté la maison et Léonie avait repris ses esprits. Elle était impressionnée du sang-froid de Carmen dans les moments d'angoisse, et elle était particulièrement sensible au fait que sa belle-sœur n'avait pas rechigné à sortir au milieu de la nuit par un froid terrible pour s'occuper de son beau-père. Lorsque Carmen revint accompagnée du docteur Jullien, Léonie était plus sereine et s'était assurée que la crise qui avait pris Henri n'empirât pas. Contrairement à ses craintes, le docteur Jullien ne fut pas alarmiste. Il prescrivit au malade un remède qui lui permettrait de se calmer et leur assura qu'il irait beaucoup mieux le lendemain. Après avoir raccompagné le docteur à la porte, Carmen dit à Léonie :

- « Maintenant va te coucher, Léonie. Je me charge de veiller sur le malade cette nuit. Tu as besoin de repos et de toute façon je n'ai pas sommeil.

- Tu es sûre ? Je peux le faire, Carmen, ça ne me dérange pas.

- Allons, va te coucher, je m'occupe de tout. »

Léonie n'insista pas. En allant se coucher elle éprouvait un respect nouveau pour sa belle-sœur.

– AVRIL 1904 – MARIE

La famille était à table pour le repas de Pâques. Comme à son habitude Carmen avait préparé des asperges à la sauce hollandaise, un gigot d'agneau et des haricots verts, mais Jeanne s'était proposée d'innover en faisant des meringues pour le dessert au lieu de l'habituel gâteau au chocolat. Il était rare que Jeanne ait ce genre d'initiative, comme le lui avait sèchement fait remarquer Carmen, et Marie avait essayé de l'aider en cuisine comme elle l'avait pu. Elle lui avait même donné des conseils pour être sûre que ses meringues soient réussies. Grand-père venait de finir son fromage et Jeanne se leva pour aller chercher

le dessert.

- « Attention tout le monde, aujourd'hui c'est Jeanne qui nous régale ! Autant vous dire qu'on ne sait pas à quoi s'attendre de sa part !

- Je suis sûre que ça va être très bon, maman !

- Crois ce que tu veux, Marie. En attendant, Léonie, j'espère que tu nous as ramené des chocolats parce qu'on risque d'avoir un petit creux ! »

Marie était toujours gênée de la façon dont sa mère parlait de Jeanne. C'était vrai que Jeanne ne réussissait pas grand-chose, mais ce n'était pas sa faute, elle y mettait beaucoup d'application ! Marie aurait voulu que Jeanne se rebelle un peu plus, qu'elle donne tort à Carmen, mais cela n'arrivait jamais. Marie aurait aussi pu défendre davantage sa sœur, mais elle était un peu lâche à ce sujet, et bien souvent elle préférait se taire pour éviter d'attirer les foudres de Carmen sur elle. Marie regarda son frère Paul qui avait le nez plongé dans son assiette, comme s'il avait un peu honte des paroles de leur mère. Quand Marie et Paul étaient plus jeunes ils s'étaient beaucoup moqués de Jeanne. Ils lui avaient tendu des pièges, ils lui avaient fait peur pour qu'elle renverse le pichet d'eau qu'elle tenait, ils avaient défait le lit qu'elle venait de faire, et toutes ces petites blagues qu'ils faisaient sans penser à mal avaient attisé le fiel de Carmen à l'égard de leur sœur. Marie se sentait coupable. Souvent elle avait bien eu conscience que c'était à cause d'elle ou de Paul que Jeanne s'était fait rabrouer, mais elle ne s'était jamais dénoncée. Aujourd'hui elle essayait de compenser cette culpabilité en étant la plus gentille possible avec sa sœur, mais elle n'osait toujours pas le faire ostensiblement devant sa mère.

Jeanne revint de la cuisine avec un plat rempli de meringues. Elle avait la mine un peu déconfite et semblait redouter le moment où Carmen poserait les yeux sur ses meringues. Visuellement elles n'étaient pas franchement réussies, et Marie se demandait comment Jeanne avait pu rater en suivant ses directives. Les meringues étaient toutes petites et brunes, elles n'étaient pas très appétissantes et Carmen ne manqua pas de le remarquer :

- « Qu'est-ce que je vous avais dit ! Et tu appelles ça des meringues ?! Allons tu n'es vraiment bonne à rien, ma pauvre fille. Donne-moi ça. Je ne sais même pas si c'est mangeable !

- Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Pourtant j'ai suivi la recette à la lettre.

- Et bien c'est sans doute que tu ne sais pas lire ! Ah misère, quel gâchis. Ne mangez pas ça, Henri, vous allez vous rendre malade. J'ai croqué dans un bout, on dirait de l'omelette carbonisée ! Ce n'est même pas assez bon pour le donner au chien ! Remporte ça à la cuisine, va ! »

Marie voyait bien que Jeanne était au bord des larmes. Elle aurait voulu la consoler, mais Carmen n'avait pas tort : à chaque fois que Jeanne essayait de faire quelque chose, elle le ratait. Elle dit à sa mère :

- « C'est peut-être ma faute. Je l'ai aidée à les préparer tout à l'heure, je me suis peut-être trompée.

- Elle n'a pas besoin de toi pour rater quelque chose, va ! Allez, sortons tous de table, tant pis, il n'y aura pas de dessert aujourd'hui ! »

– JUILLET 1904 – VICTORINE

Victorine Mauger avait été envoyée par sa mère à Saint-Pons chez sa marraine, Léonie Chabardès, que Victorine ne voyait qu'une fois l'an. Victorine était une enfant obéissante et sociable, qui se sentait à l'aise partout où elle allait et qui se réjouissait de passer du temps avec les enfants de Carmen, bien qu'ils fussent beaucoup plus âgés qu'elle. Ce fut Ernest Chabardès qui vint chercher Victorine en voiture à la gare de Lamalou-les-Bains. Elle était encore toute jeune (7 ans à peine), mais elle avait fait le voyage seule depuis Nîmes. Elle avait déjà vu Ernest quand elle avait 6 ans, et cela lui avait suffi pour babiller gaiement pendant tout le trajet jusqu'à la maison de Léonie. Lorsqu'elle pénétra dans la maison des Chabardès, elle respira avec bonheur l'odeur de ces vieux murs qui lui rappelaient toutes les vacances qu'elle passait là avec Léonie. Tout était encore à la même place et Victorine retrouva vite ses marques dans la maison. Léonie l'accueillit d'un baiser sec sur la joue et lui demanda si elle avait fait bon voyage. Elle l'entraîna ensuite dans la cuisine pour lui servir un grand verre de lait. Elle faisait toujours ça. Elle insistait toujours pour que Victorine boive un grand verre de lait par jour alors qu'elle détestait ça, mais Victorine était obéissante et puis elle aimait bien sa marraine qui avait toujours des trésors à lui montrer quand elle la voyait.

Victorine était assise en silence dans la cuisine sous la surveillance de Léonie quand Carmen et Jeanne vinrent lui dire bonjour. Victorine était contente de les voir. Jeanne avait toujours été gentille avec elle. Elle veillait à ce qu'elle ne s'ennuie jamais en lui faisant la lecture, en lui proposant des jeux, elle lui avait même donné une vieille poupée à elle parce que Victorine la trouvait jolie. Carmen aussi était gentille. Elle lui permettait toujours de faire des choses que les autres n'avaient pas le droit de faire. Au début Victorine avait eu un peu peur de Carmen parce qu'il lui arrivait de dire des choses méchantes, mais jamais à Victorine, qui trouvait que les vacances à Saint-Pons étaient merveilleuses. Carmen lui dit :

- « Quand tu auras terminé, Victorine, viens avec moi, j'ai retrouvé quelque chose dans mes affaires qui devrait te plaire.

- C'est vrai ?! Qu'est-ce que c'est ?

- Finis ton verre de lait, tu vas voir. »

Victorine s'appliqua à boire le grand verre que sa marraine lui avait servi et accompagna Carmen à l'étage, Jeanne sur ses talons. Carmen lui permit d'entrer dans sa chambre et de s'asseoir sur le dessus de lit, puis commença à sortir une grande enveloppe de son placard.

- « Regarde ce que j'ai là, je suis sûre que tu vas aimer. Ce sont toutes mes poupées en papier de quand j'étais petite fille. Il y en a beaucoup. J'adorais ça quand j'avais ton âge. Je te permets de jouer avec elles. Mais attention, il faut que tu me promettes que tu te laveras les mains à chaque fois et que tu ne les déchireras pas !

- Oh, bien sûr, Carmen, c'est promis ! Elles sont très belles. Merci beaucoup ! »

Jeanne s'avança un peu dans la chambre pour regarder les poupées que Victorine était en train de découvrir avec dévotion.

- « Je n'avais jamais vu ces poupées, maman. Elles sont très belles. C'est dommage que nous n'ayons jamais pu jouer avec.

- Ne dis pas de bêtises, Jeanne. Toi et ta sœur, vous n'auriez jamais été capables de jouer avec quelque chose d'aussi fragile, vous n'étiez pas assez minutieuses ! Tandis que je suis sûre que Victorine saura en profiter comme ces poupées le méritent. Je les aimais beaucoup. Allons, maintenant Victorine, file ranger ta valise, je te ressortirai les poupées quand tu auras envie de jouer avec. Va avec Jeanne, elle te montrera dans quelle chambre tu vas coucher. »

Victorine quitta à regret les merveilleuses poupées pour suivre Jeanne qui lui tendait la main.

– JUIN 1905 – JEAN

Cela faisait des années que Jean Matthieu fréquentait les Chabardès et presque autant de temps qu'il était amoureux de Marie. Pourtant, même si elle semblait toujours le voir avec plaisir et qu'elle s'amusait à le séduire, il avait le cœur déchiré à chaque fois qu'il remarquait qu'elle le faisait avec un autre garçon. Lorsque c'était à Albert Morin, le voisin, qu'elle lançait des œillades complices, Jean avait le sentiment que l'amour qu'il éprouvait pour elle ne serait jamais partagé. Mais au début de ces vacances là, quelque chose l'incita à se déclarer.

Jean était un garçon réservé. Il avait 22 ans, il était sur le point d'achever ses études de pharmacie et il se sentait prêt à installer sa vie d'adulte. Il se sentait aussi moins fébrile lorsqu'il était avec Marie et plus sûr de

lui. Il espérait que Marie avait remarqué ce changement chez lui. Après tout, elle aussi avait grandi et peut-être était-elle prête à construire son avenir. Après avoir fui pendant des années les tête-à-tête avec elle de peur qu'elle ne le trouve pas suffisamment intéressant, il chercha un moment où il aurait pu lui annoncer la fin prochaine de ses études et son désir de s'installer à son compte à Montpellier. Il avait été invité par Carmen pour le goûter, qui avait été servi sur la terrasse. Paul se préparait à partir à vélo chez Albert qui venait tout juste de rentrer de l'internat, et Marie proposa à Jean une petite balade à la Source du Jaur. Ils partirent donc tous les deux accompagnés de Jeanne et Léonie qui les chaperonnait. Il appréciait beaucoup Jeanne. Elle était toujours gentille et serviable. Elle s'assurait que sa sœur ou Jean n'avaient besoin de rien et se montrait intéressée par tout ce qu'on lui racontait. Marie parlait toujours de sa sœur en termes élogieux et Jean s'accordait à penser qu'il s'agissait des deux jeunes filles les plus charmantes de la région. Jeanne et Marie se ressemblaient, elles étaient aussi gentilles l'une que l'autre et pourtant tellement différentes ! C'était le caractère enjoué de Marie qui l'avait emporté sur la douceur de Jeanne dans le cœur de Jean. Marie était toujours gaie, drôle et spirituelle. On ne s'ennuyait jamais avec elle et c'était un rayon de soleil dans la vie de Jean. Elle essayait de le faire sourire sur la route de la source, mais ses plaisanteries ne parvenaient pas à le détendre. Elle s'en inquiéta :

- « Mais Jean, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es bien silencieux aujourd'hui ! Je t'ennuie ? »

- Non ! Bien sûr que non ! Tu ne m'ennuies jamais, Marie ! Simplement je pensais...

- Tu pensais à quoi ?

- Je pensais au fait que j'allais bientôt terminer mes études et qu'il serait temps pour moi de m'installer à Montpellier. Et... je ne pourrais plus venir vous voir aussi souvent.

- À Montpellier ? Pourquoi à Montpellier ? Tu n'as qu'à venir t'installer à Saint-Pons. Tu peux être pharmacien partout ! »

Elle rit. Il lui sourit tristement.

- « Non je pense que Montpellier ce serait mieux pour moi. Et puis toi...

- Quoi moi ?!

- Quand tu te marieras et que tu iras t'installer loin, ça n'aura plus d'importance que je m'installe ou non à Montpellier. »

Il avait essayé de le dire d'un ton enjoué, mais il trouva sa dernière phrase ridicule.

- « Mais, Jean. Je ne vais nulle part. Je serais vraiment triste que tu ne viennes plus à Saint-Pons. Je serais vraiment triste de ne plus te voir aussi souvent. Déjà que...

- Que quoi ?

- Déjà que je trouve que je ne te vois pas assez. »

Le cœur de Jean battit un peu plus fort. Marie avait baissé la voix en disant cela. Elle regardait par terre. Pour la première fois elle ne minaudait pas avec lui. Elle paraissait sincère. Jean crut mourir de bonheur. Ils étaient arrivés à la source du Jaur. Ils étaient tous les deux alignés le long de la balustrade et observaient l'eau en dessous d'eux, Jeanne et Léonie à quelques mètres seulement. Marie était à côté de Jean. Dans un élan de courage, il lui attrapa la main et en caressa le dos pendant une seconde avant de la lâcher de peur d'être remarqué par Léonie. Il avait peur de regarder Marie, mais il ne put s'empêcher de risquer un coup d'œil vers elle. Elle le regardait en souriant.

– JUILLET 1905 – JEANNE

C'était une belle journée ensoleillée et tout le monde s'était réuni dans le jardin après le goûter. Albert Morin et Jean Matthieu étaient venus rendre visite aux trois enfants Chabardès et tout ce petit monde batifolait autour des framboisiers. Jeanne aimait beaucoup quand Jean venait à la maison. Il avait quatre ans de plus qu'elle, il était beau, il était intelligent et elle admirait toujours la manière douce et calme qu'il avait d'exposer ses idées. Elle aurait aimé qu'il fasse un peu plus attention à elle, mais comme tous les garçons, c'était par Marie qu'il était attiré. Pourtant Jean était toujours extrêmement gentil avec elle. Il lui demandait même son avis au cours de certaines discussions, et s'inquiétait de sa santé si par hasard il avait appris qu'elle avait été un peu malade. Jeanne n'était pas tellement jalouse de Marie. Elle devait bien admettre que sa sœur était plus jolie et amusante qu'elle, c'était tout naturel que les gens la remarquent davantage. Mais pour une fois elle aurait voulu que ce soit à elle que Jean s'intéresse. Ce jour-là, elle avait été particulièrement heureuse parce qu'il lui avait parlé plus longtemps qu'à l'accoutumée. Il lui avait parlé de ses études et de son futur diplôme, et Jeanne s'était sentie particulièrement fière de voir qu'il évoquait avec elle des choses si importantes pour lui ! Pourtant, c'est avec inquiétude qu'elle le vit lever les yeux vers Marie.

Après le dîner, lorsque Jeanne et Marie se retrouvèrent toutes les deux dans leur chambre, Marie se précipita dans les bras de sa sœur en riant :

- « Oh Jeanne ! Tu ne devineras jamais ! Je suis la plus heureuse du monde ! Jean vient de me demander en mariage, nous sommes fiancés ! »

- Tu... tu as accepté ?

- Mais naturellement, Jeanne ! Tu sais bien que c'est le seul garçon que je souhaiterais épouser ! Je suis tellement heureuse ! Il m'a dit qu'il irait trouver Grand-Père demain matin pour lui faire sa demande correctement, en attendant, je dois faire comme s'il ne m'avait rien dit, mais je suis tellement heureuse ! »

Jeanne eut l'impression qu'une main de fer comprimait son estomac à l'en étouffer, mais elle sourit gentiment à sa sœur.

- « C'est formidable, Marie. Je suis contente pour toi. »

– JUILLET 1905 – ALBERT

Il faisait très beau à Saint-Pons cet été là, et Monsieur Chabardès avait autorisé l'installation d'un petit bassin rempli d'eau dans le jardin pour que les enfants puissent se rafraîchir. Albert Morin était rentré chez ses parents pour l'été et il passait pratiquement toutes ses journées chez Paul et ses sœurs. Cet été-là, Jean Matthieu venait souvent aussi les rejoindre et ils passaient des heures à discuter dans le jardin ou à se promener en ville. Albert n'aimait pas beaucoup Jean. Il se sentait aimé et accueilli dans la famille Chabardès et il avait un peu l'impression que Jean marchait sur ses plates-bandes. D'autant plus qu'il avait remarqué son manège autour de Marie. Marie était la plus jolie des sœurs de Paul, elle avait beaucoup de succès et semblait accueillir avec plaisir les avances de Jean. Albert était jaloux. Il aurait voulu que ce soit lui que Marie regarde en souriant. Depuis qu'il côtoyait Paul et qu'ils étaient devenus de si grands amis, il avait nourri l'espoir de devenir un jour son beau-frère en épousant une de ses sœurs. Et Marie était tellement jolie !

Ce jour-là il avait décidé d'évincer Jean et s'arrangea pour pouvoir discuter seul avec Marie. Il profita d'un moment où Jean était en grande conversation avec Jeanne pour lui adresser la parole :

- « Ça va, Marie ? Tu as entendu la nouvelle ? Il paraît que Jean va bientôt se marier et qu'il va aller s'installer à Montpellier.

- Ah bon ?

- Oui, c'est ce qu'il se dit dans Saint-Pons.

- Et tu connais la fiancée ?

- Non, on dit que c'est une jeune fille de Montpellier qui a beaucoup d'argent. Il a besoin d'argent pour s'installer en tant que pharmacien, tu comprends.

- Ah.

- Oui, ses parents n'ont malheureusement pas un capital suffisant. Pour ma part, je ne me marierai jamais pour d'obscures considérations matérielles ! Je veux avoir de l'estime pour la jeune fille que j'épouserai !

- Ah ? Et y a-t-il une jeune fille qui t'inspire de tels sentiments ?

- Oui. Tu la connais même très bien. »

Albert était convaincu que le message était passé et il était très satisfait de la subtilité avec laquelle il avait fait comprendre à Marie qu'il voulait la demander en mariage. Toujours modeste, Marie ne montra rien et

rejoignit les autres qui s'approchaient d'eux. En allant se coucher ce soir-là, Albert était tout à fait confiant. Pourtant, il se dit qu'il était plus sage d'être explicite en écrivant une lettre d'amour à Marie. Il s'y appliqua comme il aurait rendu un devoir de rédaction et il profita d'un moment d'inattention des filles pour glisser sa belle déclaration dans le livre de chevet de Marie. Très fier et sûr de lui, il crut prendre un seau d'eau glacée sur la tête lorsque Paul lui apprit la nouvelle le lendemain : Marie et Jean étaient fiancés ! Son grand-père le leur avait annoncé à tous pendant le dîner. Albert se sentit extrêmement vexé. Il avait dû se ridiculiser devant Marie, et il espérait qu'elle ne raconterait jamais cette histoire à personne. Il aurait dû davantage se méfier de Jean, qui sous ses airs timides avait bien calculé son coup !

À l'automne 1905, la maison de Saint-Pons semblait avoir une nouvelle jeunesse. Ernest, Pauline et leur bébé Félix étaient venus s'installer dans la maison de famille le temps que les travaux de leur future demeure s'achèvent, et Paul et Marie étaient rentrés pour les vacances. Carmen et Léonie se plaignaient du surcroît de travail pour elles, mais tout le monde se réjouissait tout de même qu'il y ait à nouveau de la vie et des enfants dans la maison.

– NOVEMBRE 1905 – PAUL

Cela faisait plusieurs semaines que la toux de Paul inquiétait Carmen quand il eut une violente crise et qu'on se décida à appeler le docteur Jullien.

Le verdict était sans appel : tuberculose. Ernest et Pauline qui vivaient avec eux pour surveiller les travaux de leur future maison avaient envoyé leur bébé Félix chez les parents de Pauline pour qu'il n'attrape pas le mal, et Paul avait soudain compris qu'il ne survivrait pas. Il ne voulait surtout pas alarmer sa mère, mais il avait bien vu que le visage du docteur Jullien était grave. On lui avait ordonné de rester alité (ou en tout cas de ne pas sortir de sa chambre) et la famille se succédait à son chevet pour le divertir entre les violentes quintes de toux et les poussées de fièvre. Par moment, Paul se sentait presque tout à fait bien jusqu'à se qu'il tousse à s'en arracher les poumons. Carmen passait beaucoup de temps à côté de lui. Elle changeait les draps chaque jour, l'aidait à manger s'il n'avait pas assez de force pour tenir sa cuiller et ne permettait pas que quiconque la remplace dans ces tâches. Quand Carmen était à côté de lui, Paul s'efforçait d'avoir de l'entrain, de paraître moins malade pour ne pas la chagriner. Il voyait toute son inquiétude dans ses yeux et elle lui était insupportable. Il aurait voulu qu'elle le

prenne dans ses bras et qu'elle le rassure comme le petit garçon qu'il n'était plus, mais il savait que cela la ferait souffrir et il voulait lui épargner ce chagrin. Depuis qu'il était tout petit il avait vu comme sa mère se dominait. Elle s'était imposée une discipline de fer et avait toujours caché ce qu'elle pouvait vivre de douloureux ou d'humiliant. Il avait toujours admiré sa pudeur, et aujourd'hui il voulait se montrer digne d'elle en taisant la crainte qu'il éprouvait. Pourtant, lorsque sa mère le quittait en l'embrassant après lui avoir souhaité une bonne nuit, il ne pouvait s'empêcher de se laisser aller à quelques larmes. Une nuit qu'il sanglotait dans son lit, quelqu'un rentra sans bruit dans sa chambre. C'était Marie. Jeanne était en voyage chez une amie à Lyon et personne ne lui avait écrit pour l'informer de la maladie de Paul. Marie s'approcha du lit de son frère sur la pointe des pieds et s'allongea à côté de lui.

- « Ne pleure pas, Petit Paul. Je suis là. Chut, calme-toi. »

Elle le prit dans ses bras et commença à le bercer doucement.

- « Ne t'inquiète pas, je suis là. »

Elle resta là une partie de la nuit à le tenir contre elle. Au bout d'un moment, Paul sentit l'angoisse qui l'étreignait relâcher un peu son emprise et il parvint à s'endormir.